

Le mal de frère

Dans un roman bref et intime, Arièle Butaux raconte l'épreuve d'une sœur face au décès de son frère handicapé. Un texte poignant.



Il n'y a que la jeune fille qui raconte et joue avec son frère comme si de rien n'était. Plainpicture/Hartmann + Beese

Le Cratère
d'Arièle Butaux
Sabine Wespieser, 128 p., 17 €

C'est une épreuve pour les parents. Lucas est lourdement handicapé. Mais dans la maison ébranlée, qui se soucie d'Aurore, la sœur cadette ? Chacun fait face au malheur sans trop en parler. À la naissance de l'enfant désiré, rien ne laissait prévoir un tel effondrement. Une photo de l'époque l'atteste : « Elle [la mère] est radieuse, s'émerveille du rire, de la beauté de son enfant. Ses mèches blondes dansent en couronne autour de sa tête. Marie, à vingt ans, aime la vie, passionnément. » Presque quinze années ont passé. Il faut bien vivre, et même faire semblant que la vie va de l'avant : « Elle se tait pour ne pas devenir l'incarnation du drame qui ruine sa jeunesse. Elle se tait pour qu'on ne vienne pas opposer la raison à ses rêves. Elle a trente-trois ans et une vie à vivre. Avec l'enfant cloué au sol. Ou malgré lui. »

Le grand frère de 15 ans est installé dans une grande poussette, lancée à toute allure par la sœur persévérante. L'escapade n'a-t-elle pas un goût de liberté ?

Louis et Suzanne, les grands-parents, volent au secours des parents. Ils s'occupent de Lucas durant la semaine, non sans sacrifices : « Ils ont renoncé à leurs balades à vélo, à leurs randonnées en amoureux, à leurs vacances en Panhard avec la tente dans la malle arrière, à la joie d'aller libres, le nez au vent. Ils ont renoncé à se surprendre, à projeter, à rêver. Ils ont renoncé à eux-mêmes. » Le week-end, toute la fa-

mille se penché sur Lucas, sans savoir ce qu'il perçoit, ce qu'il peut vouloir, aimer, désirer.

Il est allongé sur un côté, puis sur l'autre, incapable d'être debout. Il n'y a qu'Aurore, 13 ans, qui raconte et joue avec son frère comme si de rien n'était. Elle espère un signe, un regard : « Aurore est née pour composer une fratrie avec Lucas, pour grandir avec lui, partager la même chambre, les mêmes jeux. » Elle a de l'énergie pour deux, elle attend la guérison, elle y croit. Elle fait comme si tout était possible. Le grand frère de 15 ans est installé dans une grande poussette, lancée à toute allure par la sœur persévérante. L'escapade n'a-t-elle pas un goût de liberté ? « Les joues de Lucas sont rose vif, son visage s'anime, il lui faut de la joie, il lui faut de la vie, il lui faut du danger pour guérir. »

Mais l'adolescente perd pied. Le sol se dérobe. Elle voit bien le naufrage, « le regard des autres se détourner de peur, de dégoût, de pitié. De honte aussi pour avoir ressenti peur, dégoût, pitié ». Et quand elle se rend compte que tout le monde sait, au collège, la rage déborde, comme une coulée de lave brûlant tout sur son passage. Qui se soucie de la sœur de l'enfant handicapé ? Qui mesure le tremblement de terre que provoque le handicap lourd ? Et quand Lucas décède, le cratère est sans fond : « Il n'existe pas de mot pour dire le chagrin sans nom d'Aurore, car il n'est ni veuf, ni orphelin, celui que la vie ampute d'un frère ou d'une sœur (...). Il n'y aura jamais de mot pour dire le mal de frère. »

Ce court texte va au-delà d'un témoignage ou d'un récit autobiographique. Traversé d'un souffle littéraire, ciselé pour mieux dire la blessure béante, le livre d'Arièle Butaux, écrivaine et musicienne, laisse venir à la surface les silences d'une famille bouleversée. Distingué par le prix de la Closerie des Lilas, ce bref roman vibre, pudique et vrai, douloureux et lumineux. L'auteur approche avec délicatesse cette famille désemparée. Le cœur du monde bat sans Lucas. À Aurore, la sœur qui ne veut pas y croire, pas un adulte ne parvient à dire les choses. Sans doute parce que « le silence est la réponse la plus simple ».

Christophe Henning